

teur de Trèves, pour proposer cette affaire au Roi et à D. Luis de Haro; des copies des mémoires et des lettres dont il était porteur font partie des pièces.

Un point important était de satisfaire le prince Maurice de Nassau<sup>1</sup>. Ce prince, à la diète de Francfort, où il avait représenté l'électeur de Brandebourg, s'était employé avec zèle dans l'intérêt de l'Empereur élu. On demandait pour lui le généralat de la ligue rhéno-belgique, et pour son neveu, qui servait aux Pays-Bas, la Toison d'or ou quelque gouvernement.

Voici ce que dit le P. Barea à propos du prince Maurice : « Pour qu'on » puisse se former quelque jugement de ce personnage, si l'on veut traiter » avec lui, il suffira de dire que c'est un hérétique politique; qu'il regarde » les religions avec indifférence, et avec vénération les catholiques reli- » gieux : par principe de morale ennemi reconnu des vices, surtout de » ceux qui, comme il le dit, aveuglent la raison et empêchent l'usage de » celle-ci : les femmes et le vin; voué au célibat par goût; extrêmement » appliqué; dormant peu; faisant un grand étalage avec une petite dépense, » car il est très-économe; ayant concouru avec tous les électeurs les plus » brillants en tous les actes publics et s'étant toujours signalé par son » élégance et ses inventions; homme de foi et de parole; peu courtisan; » très-affable et doux dans la conversation; plus enclin à l'ambition qu'à » l'avarice; homme déterminé et prêt à s'exposer aux vicissitudes que peut » lui faire subir la roue de la fortune en l'élevant, bien que ce soit avec » risque, à la hauteur qu'il envie dans les uns et où il se représente les » autres<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Fils de Jean II, comte de Nassau-Siegen, et de Marguerite de Holstein-Sunderbourg. Maurice, surnommé *l'Américain* parce qu'il fut d'abord gouverneur du Brésil hollandais, était passé au service de l'électeur de Brandebourg. Il mourut le 20 décembre 1679. (MORÉRI.)

<sup>2</sup> « Para que se pueda formar algun juicio deste sugeto, en orden á tratar con él, bastará decir que es hereje político; que mira á las religiones con indiferencia; y á los religiosos católicos con veneracion : por virtud moral enemigo conocido de vicios, y principalmente de los que, como dize, ciegan la razon y el uso della, mugeres y vino; soltero por inclinacion; aplicado con extremo; de poco sueño; de grande ostentacion con poco gasto, por ser grande económico; aviendo competido con todos los electores mas lúcidos en todos los actos públicos, y señaladose siempre con galas y invenciones; hombre de fe y palabra; poco cortesano; muy blando y llano en el conversar; mas inclinado á la ambicion que á la avaricia;

De son côté, le prince Maurice, écrivant à Philippe IV, de Francfort, le 12 août 1658, lui recommande le P. Barea, à qui, dit-il, l'élection du roi de Hongrie comme empereur est principalement due.

Parmi les documents qui remplissent les fol. 280-324 est un rapport original fait à..... (D. Luis de Haro ?), le 2 avril 1660, par le duc de Terranova sur les propositions du P. Barea. On y voit que l'examen en avait été confié au marquis de los Balbases, qui tint entre ses mains, pendant dix-huit mois, les papiers du P. Barea sans présenter de conclusion, et qui mourut après ce temps. Le duc de Terranova expose son avis sur les réponses à faire à ce religieux.

Les documents cités n'apprennent pas la suite qu'eut cette affaire.

Fol. 353-357. Relation des cérémonies et des fêtes qui eurent lieu à Munster, les 15, 16, 17 et 18 mai 1648, à l'occasion des ratifications et de la publication de la paix entre Philippe IV et les états généraux des Provinces-Unies. Les plénipotentiaires du Roi, le comte de Peñaranda et Antoine Brun, eurent, dans toutes ces solennités, le pas sur les ministres hollandais, et furent, de la part de ceux-ci, l'objet des plus grands égards.

Cette relation paraît officielle; c'est probablement celle que le comte de Peñaranda envoya à Philippe IV par une de ses lettres du 18 mai 1648 que contient le MS. S 302 dont il sera parlé plus loin.

hombre resuelto y determinado para osar á exponerse á la vuelta que puede darle la rueda de la fortuna, levantándole, aunque sea con su riesgo, á la altura que embidia en unos y que se representa en otros. »

## I 12.

117. — Año de 1645. Minutas de despachos de don Gaspar de Bracamonte y Guzman, conde de Peñaranda, mi señor, escritos á Su Magestad el rey don Phelipe IV<sup>o</sup>, nuestro señor, y á algunos ministros, desde que llegó á Flándes por mayo, por pasar á Munster al congreso de la paz general, como lo hizo, con título de primer plenipotenciario y embaxador extraordinario al Emperador; y estas cartas son hasta fin del dicho año (Minutes des dépêches de don Gaspar de Bracamonte et Guzman, comte de Peñaranda, mon seigneur, écrites à S. M. le roi Philippe IV, notre seigneur, et à quelques ministres, depuis qu'il arriva aux Pays-Bas, au mois de mai 1645, pour passer à Munster au congrès de la paix générale, ainsi qu'il le fit, avec le titre de premier plénipotentiaire et ambassadeur extraordinaire vers l'Empereur; ces lettres vont jusqu'à la fin de ladite année).

In-fol., pap., rel. en parchemin, 297 feuillets.

Ce recueil, comme l'indique le titre, a été formé par le secrétaire ou l'un des secrétaires du comte de Peñaranda.

Les pièces qu'il contient y sont rangées au rebours de l'ordre chronologique; je rétablirai cet ordre dans l'analyse que je vais en présenter.

Fol. 194-195. Lettres de plein pouvoir données par le Roi, à Madrid, le 5 janvier 1645, à D. Ramiro Nuñez de Guzman, duc de Medina de las Torres et de Sabionnetta, prince de Stigliano, de son conseil d'État, son sommelier de corps, trésorier général de la couronne d'Aragon et son ambassadeur extraordinaire près l'Empereur; à D. Gaspar de Bracamonte, comte de Peñaranda, gentilhomme de sa chambre, de ses conseils de *cámara* et de justice, aussi son ambassadeur extraordinaire près l'Empereur; à frère Joseph Bergaigne, évêque de Bois-le-Duc, élu archevêque de Cambrai; à D. Diego de Saavedra Faxardo, chevalier de Saint-Jacques, du conseil des Indes, et à Antoine Brun, du conseil suprême de Flandre, à l'effet de traiter de la paix, à Munster, avec le roi de France et ses alliés. (Le volume contient, en outre, des pleins pouvoirs particuliers pour le comte de Peñaranda et l'archevêque de Cambrai.)

Toutes les lettres qui suivent sont du comte de Peñaranda.

Fol. 292-293. Au Roi, Bruxelles, 10 mai 1645. — Il lui rend compte de son voyage par la France depuis Irun, et des honneurs qui lui ont été rendus. Le roi très-chrétien lui a fait exprimer le regret de ne le pouvoir recevoir à cause des circonstances. Il est arrivé à Bruxelles le 24 avril.

Fol. 280-281. Au Roi, même date. — Il a reçu les pleins pouvoirs pour lui et l'archevêque de Cambrai. — Le dernier événement d'Allemagne<sup>1</sup> a mis les affaires de l'Empereur dans l'état le plus critique.

Fol. 294-295. Au Roi, même date. — Depuis la déroute d'Allemagne il paraît difficile que l'archiduc Léopold vienne, au moins de quelque temps, aux Pays-Bas, l'Empereur l'ayant nommé son lieutenant général. — Le marquis de Castel Rodrigo lui a donné à entendre qu'il ne pourrait s'arranger avec l'archiduc. Le comte lui a fait observer que, si le Roi a confié à ce prince le gouvernement des Pays-Bas, c'est qu'il a un besoin indispensable des secours de l'Allemagne; que le Roi attend donc de son zèle qu'il se prêtera à ce qu'exigent les circonstances. Le marquis ne s'est pas montré convaincu; il a répliqué que, à l'exception du Roi et de ses fils, il ne peut consentir à servir ou seconder aucun prince.

<sup>1</sup> Peñaranda veut vraisemblablement parler de la bataille de Fribourg, au mois d'août 1644, à la suite de laquelle les impériaux, commandés par le comte de Mercy, avaient été obligés de battre en retraite et les Français avaient étendu leurs conquêtes au delà du Rhin.

Fol. 282-283. Au Roi, Bruxelles, 10 mai 1645. — Le marquis de Castel Rodrigo et le duc d'Amalfi procèdent avec une entière conformité et une extrême confiance réciproque. Ce qui les embarrasse beaucoup l'un et l'autre, c'est le duc de Lorraine <sup>1</sup> : « J'avais, dit Peñaranda, entendu parler » de la condition du duc, mais je n'aurais jamais pu m'en faire une idée » exacte, si je ne l'avais vu et si je n'avais communiqué avec lui ces jours » derniers. C'est un prince d'une extrême inconstance et qui a peu d'égard » aux obligations qu'il a contractées : d'où résulte la difficulté de traiter » avec lui; et, comme tout son bien et ses États <sup>2</sup> consistent dans la con- » servation de ce peu de troupes qu'il a, il emploie toute la dextérité et » la malice qui lui paraissent nécessaires pour les faire désirer de tous les » princes, sans penser à les employer directement à l'avantage d'aucun. Il y » a seize jours que j'arrivai ici, et, ayant été en relation continuelle avec » lui, je n'ai pas trouvé que deux jours de suite il fût du même avis. — Je » m'afflige beaucoup en voyant que notre entrée en campagne est retardée » par les négociations qu'il a fallu ouvrir avec ce prince, étant certain qu'il » négocie en même temps avec les Français, et qu'il a un agent exprès à » Paris pour cette négociation. Il y a trois jours que le marquis et le duc » d'Amalfi discoururent avec moi sur ce point : pesant chacune des choses » que je viens de dire et beaucoup d'autres, j'avoue à Votre Majesté que » j'inclinai à ce que nous nous assurassions de la personne du duc, sans » attendre qu'il s'ajustât avec les Français, et que nous perdissions l'avan- » tage qu'on peut espérer de tirer de ses troupes, l'argent qu'il nous a » coûté et tout ce qu'on a souffert de ses soldats et de ses officiers, qui » toujours volent et détruisent le pays où on les loge. Mais le marquis et » le duc, qui le connaissent mieux et savent donner à toutes les considé- » rations qui se rattachent à cette affaire leur valeur réelle, veulent tem- » poriser encore avec lui et en tirer tout le fruit possible. Tous reconnais- » sent qu'il entend la guerre, et qu'il serait un chef de grande importance » pour le service de Votre Majesté, s'il voulait procéder sincèrement. »

<sup>1</sup> Charles III ou IV, qui avait succédé, en 1624, au duc François, son père. En 1634 il avait abdiqué en faveur du cardinal Nicolas-François, son frère, et s'était mis avec son armée au service de l'Empereur. Depuis il était passé à celui de Philippe IV. La Lorraine était en ce temps occupée par les Français.

<sup>2</sup> « .... Todo su heredamiento y Estados.... »

Fol. 273-274. Au Roi, même date. — On écrit de Munster que l'Empereur a ordonné à ses ministres de donner le traitement d'*Excellence* à ceux du duc de Bavière. Cela étant une nouveauté, Peñaranda demande au Roi comment il devra agir envers les mêmes ministres.

Fol. 286-289. A D. Luis de Haro, Bruxelles, 11 mai 1645. — En France on n'éprouve pas moins qu'en Espagne le besoin de la paix. — Le Roi et le cardinal Mazarin l'ont envoyé visiter à son approche de Paris. — Le nonce ni l'ambassadeur de Venise n'ont témoigné le moindre désir de s'aboucher avec lui. — Ce malheureux événement d'Allemagne a beaucoup retardé l'ouvrage de la paix; les Français et les Hollandais se montrent maintenant peu empressés à la conclure. — Il fait l'éloge du marquis de Castel Rodrigo : « C'est, dit-il, un grand ministre, et, si mon jugement ne » m'abuse, je ne crois pas que nous en ayons un plus zélé, plus instruit » et plus capable; il jouit de cette réputation en France et en Allemagne. » J'ai été émerveillé, d'après les informations qu'on nous avait données » en Espagne, du bon état dans lequel j'ai trouvé ces pays, et des dis- » positions qui ont été prises pour la prochaine campagne. — C'est une » chose qui fait verser des larmes de sang à tout homme de bien, d'ap- » prendre comment le service du Roi a été traité (*tratado*) en ces pays, et » les moyens qu'on y a eus non-seulement de délivrer l'Espagne des Fran- » çais, mais de transporter la guerre jusqu'aux portes de Paris. — Le carac- » tère et la conduite du duc de Lorraine ne sont pas une des moindres » difficultés, parce qu'il n'est pas un jour comme l'autre, et qu'il n'y a » aucune espèce d'assurance dans ce qui se conclut avec lui. C'est un » prince rempli de valeur et qui entend parfaitement les choses de la » guerre, de l'aveu même de ses plus grands ennemis; mais ni véracité, » ni ponctualité, ni dignité, ne se rencontrent jamais en lui : de la grâce » bien, et plus que je n'en ai vu en ma vie <sup>1</sup>. — L'absence d'un ministre » du Roi à la cour de l'Empereur et à celle du duc de Bavière fait grande » faute à son service. »

Fol. 263-264. Au Roi, Bruxelles, 1<sup>er</sup> juin 1645. — Il apprend que les ministres du marquis de Brandebourg et ceux de Hollande forment, comme ceux de Bavière, la prétention d'être traités d'*Excellence*. Il demande des instructions à cet égard.

<sup>1</sup> « .... Donayre sí, el mayor que he visto en mi vida.... »

Fol. 267-268. Au Roi, même date. — Le duc de Longueville est toujours en France, et les députés de Hollande ne partiront pas pour Munster avant le mois de juillet : c'est pourquoi il a différé lui-même son départ, afin de soigner sa santé. — La victoire remportée par les Bavaois sur le vicomte de Turenne<sup>1</sup> aurait dû améliorer les affaires en Allemagne; mais on assure que Mercy ne veut point passer le Rhin, et que le duc de Bavière est disposé à traiter avec les Français à tout prix. Les ministres de l'Empereur paraissent être dans les mêmes dispositions.

Fol. 261-262. Au secrétaire D. Pedro Coloma, Bruxelles, même date. — « Il est impossible d'être meilleur que le marquis de Castel Rodrigo, et » la bonté et sincérité du duc d'Amalfi méritent aussi beaucoup d'éloges. » Mais je ne crois pas que la capacité de ce dernier soit suffisante pour ce » qu'il y a à faire ici, et le marquis n'y supplée point, parce qu'il regarde » comme un grand sacrifice de n'avoir aucune part aux affaires de la » guerre<sup>2</sup>, mais, au contraire, de devoir subordonner toute son autorité » à l'arbitre du duc : d'où résulte le retardement des affaires, étant très- » certain qu'on aurait pu entrer en campagne un mois plus tôt et mettre » à profit la déroute de Turenne. — Le gouverneur des Pays-Bas peut » n'être point soldat; mais il faut pourtant qu'il soit homme à sortir en » campagne, et qu'il soit capable d'ambitionner l'honneur que donnent » les victoires. Tel qu'est organisé aujourd'hui le gouvernement, il ne sau- » rait subsister. »

Fol. 255-256. Au secrétaire D. Pedro Coloma, Munster, 10 juillet 1645. — Il est arrivé à Munster le 5 juillet. — Il avait envoyé prévenir le gouverneur et les bourgmestres qu'il désirait éviter toute cérémonie, étant en deuil et malade : malgré cette démarche, le gouverneur l'a envoyé recevoir et a fait tirer le canon, à son arrivée à la porte de la ville. — Sa suite se compose de vingt pages, douze gentilshommes, six camaradas et vingt-quatre laquais; il a six carrosses attelés de six chevaux chacun : ce qui fait que sa maison comprend plus de cent cinquante personnes. — Ce train n'est pas comparable à celui du duc de Longueville, qui a en outre douze archers, douze hallebardiers et une troupe de vingt-cinq chevaux pour sa

<sup>1</sup> Le 5 mai, à Marienthal.

<sup>2</sup> « ... Estima como gran sacrificio él no tomar parte ninguna en las cossas militares.... »

garde. — L'évêque d'Osnabruck, plénipotentiaire des électeurs de Bavière et de Cologne, a aussi douze halberdiers. — Peñaranda regarde comme indispensable qu'il en ait autant, avec douze chevaux pour sa garde. Il demande en conséquence qu'on lui fasse passer des fonds.

Fol. 247-252. Au Roi, Munster, 11 juillet 1645. — Le 5 juillet il arriva à Munster; il avait eu soin de prévenir le gouverneur et le bourgmestre que, étant en deuil et malade, il désirait faire son entrée sans cérémonie. Il ne fut donc accompagné que des ministres du Roi à Munster et de sa suite. — Trois ou quatre jours auparavant, le duc de Longueville avait fait la sienne en grand apparat. Depuis l'arrivée de celui-ci, tout le temps s'est consumé en discussions sur sa prétention d'être traité d'*Altesse* par les ministres du congrès. Il n'a pas voulu recevoir la visite des ambassadeurs de l'Empereur, parce que, en la faisant annoncer, ceux-ci avaient employé le titre d'*Excellence*. — De leur côté, les ministres du duc de Bavière, du marquis de Brandebourg et des autres électeurs prétendent ce titre d'*Excellence*. — Le comte de Nassau<sup>1</sup>, premier plénipotentiaire de l'Empereur, paraît à Peñaranda un très-bon gentilhomme et de beaucoup de sincérité; peut-être seulement ne traite-t-il pas les affaires avec tout le secret qu'elles exigent. — Les Hollandais ne sont pas venus; Peñaranda pense que le prince d'Orange veut attendre les résultats des entreprises qu'il médite pour cette campagne. — « J'ai trouvé ici, poursuit-il, l'archevêque de Cambrai incognito jusqu'à présent, faute de moyens de pouvoir subsister : c'est un très-bon religieux, à ce qu'il paraît, et, dans les affaires, je ne sais s'il sera bien vif; mais ses bonnes intentions et sa grande vertu méritent beaucoup d'estime. — Antoine Brun est un ministre très-honoré et très au courant des affaires d'ici; il se plaint beaucoup du président Roose. »

Fol. 255-240. Au Roi, Munster, 18 juillet 1645. — Il lui rend compte d'une conférence qu'il a eue avec les médiateurs, — le nonce et l'ambassadeur de Venise, — et des ouvertures que ceux-ci lui ont faites pour la conclusion de la paix ou d'une longue trêve, les Français ne voulant pas entendre parler d'une suspension d'armes. Il n'a pu prêter l'oreille à ces propositions, à cause des conditions que les Français veulent y mettre; il demande

<sup>1</sup> Jean-Louis de Nassau, troisième fils de Jean, comte de Nassau-Dillenburg.

des instructions au Roi. — Jusqu'à cette heure les ministres de France ne l'ont pas fait visiter, à cause de la difficulté qui existe sur le traitement à donner au duc de Longueville.

Fol. 233. A D. Luis de Haro, Munster, 22 juillet 1645. — Les plénipotentiaires de l'Empereur ont reçu ordre de n'admettre aucune nouveauté en ce qui concerne le traitement d'*Altesse* prétendu par le duc de Longueville.

Fol. 210-211. Au Roi, Munster, 7 août 1645. — Il a reçu la lettre du 21 juin par laquelle le Roi l'a informé qu'il avait nommé son ambassadeur extraordinaire près l'Empereur le duc de Medina de las Torres. — Le duc de Longueville s'efforce de faire croire que ce seigneur est chargé de nouer de nouvelles ligue dans l'Empire et d'offrir de l'argent pour continuer la guerre. — La tactique des Français consiste à répandre l'opinion que le Roi<sup>1</sup> abhorre la paix, et c'est ainsi qu'ils abusent le peuple de France, pour servir les vues particulières du cardinal Mazarin.

Fol. 214-217. Au Roi, Munster, même date. — Depuis son arrivée à Munster, il n'a eu d'autre occupation que d'observer les démarches des ministres de Bavière, à cause qu'on attend toujours les députés de Hollande. — Les ambassadeurs du duc de Bavière sont continuellement avec les Français, et il y a tout lieu de craindre qu'ils n'abandonnent les intérêts du Roi, comme ceux de l'Empereur même, pour sauvegarder les leurs. — L'ambassadeur de Venise l'a averti secrètement qu'ils avaient offert en dernier lieu aux Français l'Alsace inférieure et supérieure, ainsi que Brisach, à condition que le duc conserve la voix électorale et les Palatinats.

Fol. 204-205. Au Roi, Munster, 22 août 1645. — Le fondement de la prétention des ministres des électeurs est que, le Roi et l'Empereur ayant ordonné de qualifier d'*Excellence* l'ambassadeur de Venise, sur lequel ils prétendent la préséance, ils doivent, eux, être qualifiés de même. — En conséquence, et en vertu de la latitude que le Roi lui a laissée sur ce point, il a cru devoir, pour ne s'attirer pas la haine de tout le collège électoral, leur accorder le même traitement que leur accordent les ministres de l'Empereur et les ambassadeurs de France.

Fol. 167-170. Au Roi, Munster, même date. — Sur la communication réciproque qui s'est faite de leurs pleins pouvoirs et de ceux des Français.

<sup>1</sup> Philippe IV.

Fol. 165-166. Au Roi, Munster, 26 août 1645. — Il se plaint des procédés des députés de l'électeur de Mayence envers l'archevêque de Cambrai, dont ils n'ont pas voulu recevoir la visite avant d'avoir eu celle des Français : chose, dit Peñaranda, la plus nouvelle et la plus digne de considération, en matière de courtoisie, qu'on puisse imaginer.

Fol. 159-160. A don Luis de Haro, Munster, 16 septembre 1645. — On annonce que les députés de Hollande arriveront dans les premiers jours d'octobre; il espère que leur présence amènera quelque bon résultat : du côté des Français il n'en attend aucun tant que durera leur gouvernement actuel. — Le congrès sert plus aux intérêts de la France qu'aucune de ses plus puissantes armées; c'est ici que se forment les tempêtes qui ensuite éclatent dans les divers pays de l'Europe. — La manière dont est mort le comte-duc<sup>1</sup> lui a causé une grande peine : « C'est certainement beaucoup » que d'avoir eu deux années et demie de retraite sans avoir trouvé le » temps de faire son testament, lui qui aimait tant à écrire. »

Fol. 148-150. Au secrétaire D. Pedro Coloma, Munster, 17 septembre 1645. — Le nonce lui a dit que jamais l'ouvrage de la paix n'avait été si éloigné; que, sous ce rapport, la venue du duc de Longueville avait été fâcheuse, car, auparavant, les Espagnols et les Français communiquaient entre eux, et depuis ils n'ont plus de rapports, à cause des prétentions que ce duc a élevées en matière de courtoisie. — En attendant, les Français dominant à Munster plus qu'à Paris.

Fol. 158-159. Au Roi, Munster, 26 septembre 1645. — De tous côtés on l'informe que les députés de Hollande arriveront dans le courant du mois d'octobre; ce sont les intrigues des Français qui, jusqu'ici, ont fait retarder leur venue. — Il pense qu'il serait avantageux de transférer ailleurs le siège de la négociation avec eux, vu l'intime amitié qui règne entre le prince d'Orange et le cardinal Mazarin, et que tous les députés qui doivent venir sont des créatures dudit prince.

Fol. 124-125. Au Roi, Munster, 7 octobre 1645. — Voyant le retard qu'apportent les Hollandais à leur arrivée, et convaincu d'ailleurs qu'étant tous des créatures du prince d'Orange, ils ne feront rien que d'accord avec les Français, il a écrit au marquis de Castel Rodrigo les lettres dont il

<sup>1</sup> D'Olivares.